

Marie Anne de NEUBOURG
1667-1740
Reine d'Espagne



De sa naissance à son exil à Tolède

André LEBOURLEUX
Ciboure JUILLET 2014

SOMMAIRE

- 1 - Introduction
- 2 – Famille de Neubourg
- 3 – Derniers Habsbourg d’Espagne
- 4 - Mariage de Marie-Anne et de Charles II
- 5 – Voyage de Neubourg à Madrid
- 6 – Règne de Marie-Anne
- 7 – Testament et mort du Roi 1/11/1700
- 8 – Exil à Tolède
- 9 – Carnets d’un confesseur

ILLUSTRATIONS

Gravure du XVIIe siècle du village de Neubourg/Donau
Photo moderne du château
Les états allemands – deuxième moitié XVIIe siècle
Armoiries des Neubourg
Carte du voyage de Neubourg à Flessingue
Portrait de Marie-Anne jeune
Portrait de Charles II
Portraits de Charles II et Marie-Louise d’Orléans
Portraits de Marie-Anne

PIECES JOINTES

N° 1 - LES UNITÉS MONÉTAIRES
N° 2 - TESTAMENT DU ROI CHARLES II.
A.H.N. Estado 2552
N°3-CODICILLES ATTRIBUANT A LA REINE CERTAINS
AVANTAGES.A.H.N. Estado 2526
N° 4 - CLAUSE : PRESENCE ET POUVOIR DE LA REINE AU
CONSEIL. A.H.N. Estado 2526

Introduction

Marie Anne de Neubourg naît comtesse allemande, devient reine d'Espagne et vit la moitié de sa vie en exil. Elle est idéalisée par V. Hugo dans *Ruy Blas*. A. Dumas, dans les *Deux Reines*, romance sa vie au-delà du crédible. Un auteur, heureusement oublié, Charles Forley, la calomnie basement. En réalité, après une enfance et une adolescence heureuses, sa vie de femme est malheureuse

En dépit des revers de fortune qu'elle connaît, du rôle bref mais important qu'elle joue dans la politique espagnole dans des circonstances graves, sa vie n'a pas attiré beaucoup de biographes, sauf dans son pays d'origine. En Allemagne, la bibliographie consacrée à Marie Anne de Neubourg est importante. La biographie la plus complète est, sans aucun doute, celle d'Adalbert de Bavière, publiée à Munich¹ en deux volumes, en 1929 et en espagnol en 1933. Il a utilisé, avec brio, non seulement les très riches archives de sa famille, mais également les archives espagnoles, françaises, allemandes et surtout vaticanes.

La connaissance de ces archives a permis à Adalbert de Bavière de rédiger une somme², regroupant en 2 tomes, par ordre chronologique, les références des documents pour la période 1678 - 1703.

En France, si l'on excepte Edouard Ducéré, qui a écrit une remarquable monographie au début du XXe siècle, axée sur le long séjour de la Reine à Bayonne et une étude de Jean de Bagnaux, très imprégnée du livre d'Adalbert de Bavière, il n'y a rien à part quelques paragraphes concernant la Reine dans des ouvrages traitant de l'histoire européenne à la fin du XVIIe siècle. Citons, parmi les plus importants, Célestin Hippeau, marquis de Torcy, le duc de Saint Simon et surtout le tome II du *Journal* de Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, et enfin un ouvrage récent pour étudiants en histoire de Marie Françoise Maquart.

En Espagne, et c'est là une grande surprise, la bibliographie est quasiment inexistante. Les fonds, tant de *Archivo Historico Nacional* que de *Archivo de Palacio*, sont très riches et semble-t-il, n'ont guère intéressé les historiens. Il y a une chape de silence qui, aujourd'hui encore, entoure la vie de la Reine. Cette réserve de l'Espagne, vis-à-vis de l'épouse malheureuse du roi Charles II, se comprend aisément. Le règne de Charles II est un des plus sombres de l'Histoire. La décadence de l'Espagne est telle, que le pays est sur le point d'être morcelé. La catastrophe finale est évitée au prix d'une guerre de treize ans qui ruine encore un peu plus le pays. Si on a ainsi volontairement oublié Marie Anne de Neubourg dans l'Histoire, c'est qu'on l'a rendue responsable, à tort ou à raison, des malheurs de l'Espagne.

Nous proposons de suivre Marie Anne depuis sa naissance, son adolescence heureuse dans une famille illustre mais pauvre, son mariage avec Charles II, son règne de dix ans dans un pays qu'elle ne comprend pas, qui lui est hostile et qui n'attend d'elle qu'un enfant.

La Reine passera trente-six ans de sa vie en exil, à Tolède d'abord à Bayonne ensuite, avant de revenir en Espagne pour mourir à Guadalajara.

Son long séjour à Bayonne ne sera pas abordé ici, le sujet ayant été traité de manière exhaustive par E. Duré.

¹ BAVIERA, Adalberto de. Mariana de Neoburgo, reina de España, Madrid 1938

² BAVIERA, Adalberto de, y Gabriel Maura Gamazo Documentos ineditos referentes a las postrimerias de la casa de Austria en España – Madrid 2004 – 2 Tomes

La famille de Neubourg

Marie Anne naît à Düsseldorf, le 28 octobre 1667, douzième enfant dans une famille qui en compte dix-sept, neuf garçons et huit filles. Ses parents, Isabelle Amélie de Hesse Darmstadt et Philippe Guillaume, duc de Neubourg, prince électeur palatin du Rhin, doivent en élever, et surtout en marier, huit. La noblesse des deux parents est prouvée sur plusieurs centaines d'années, mais la pauvreté de la famille est célèbre dans toutes les cours d'Europe. Marie Anne descend, par son père et aussi par sa mère, de l'empereur Ferdinand Ier de Habsbourg, qui est le frère de Charles-Quint. Sa généalogie ascendante contient de nombreux mariages consanguins. Parmi ceux-ci, rappelons que l'une des deux grands mères de son père et l'une des deux grands mères de sa mère sont sœurs, toutes deux filles de Ferdinand Ier et Anne Jagelon, qui sont aussi les ascendants de Charles II d'Espagne. Ces liens incestueux auraient pu entraîner des maladies héréditaires, ce ne fût pas le cas pour Marie Anne.

La mère de Marie Anne jouit, dans toute l'Europe, d'une réputation, bien méritée, de fécondité exceptionnelle. Cette qualité, ainsi que l'insolente santé de ses enfants, va jouer un rôle important dans la destinée de sa fille.

De la jeunesse de Marie Anne on sait peu de choses. La discipline imposée aux enfants est sévère, mais avec quatorze enfants vivants il ne peut guère en être autrement. Elle est élevée avec trois de ses sœurs d'âges voisins du sien, Sophie, d'un an son aînée, Dorothee-Sophie, plus jeune de trois ans et enfin Hedwige, la cadette. On lui enseigne ce que l'on apprend aux jeunes filles nobles en cette deuxième moitié du XVIIe siècle : les bonnes manières, la danse, la musique, un soupçon de culture générale en insistant sur le latin et surtout, le français langue diplomatique indispensable, mais malheureusement pas l'espagnol.

La famille habite le château de Neubourg, belle architecture de la première moitié du XVIe siècle, enrichie par Philippe-Guillaume, après son mariage, de deux tours rondes de style baroque. Le château domine le Danube et la forêt de Grünau, domaine des chasses du duc et de ses enfants, garçons et filles partageant la même passion.

Le comte Jean de Bagneux³ dépeint, mieux que quiconque, les premières années de Marie Anne : *« Levées dès six heures du matin, les jeunes comtesses après avoir entendu la messe, étudiaient l'allemand, le latin et la danse. Après le déjeuner, qui avait lieu à onze heures et une très courte récréation, elles se remettaient au travail, étudiant à nouveau l'allemand et le latin, puis le français et l'italien. Avant le dîner, servi à six heures, elles partageaient deux heures entre les travaux d'agrément et une leçon de musique ou de chant. Marie Anne, que ses frères et sœurs appelaient si joliment Mariandel, était la plus gaie, la plus insouciant. Sans être très intelligente, elle avait une grande facilité pour les langues et parlait couramment le français et l'italien. »* Ce portrait de Marie Anne se termine sur sa très jolie voix, son don pour la musique et enfin sur sa foi très solide. Après toutes ces qualités, que les hagiographes attribuent à la future Reine, il faut objectivement reconnaître que l'ouverture d'esprit de Marie Anne est fort limitée, son sens de la diplomatie pratiquement inexistant et qu'elle ne possède, ni cette intuition féminine, ni le sens de la communication qui permettent de se faire aimer par son entourage. On peut ajouter à cet aperçu du caractère de Marie Anne une cupidité féroce provenant de son éducation familiale.

³ Marie Anne de Neubourg, princesse allemande, reine d'Espagne, par Jean de Bagneux in Bulletin de la S.S.L.A. de Bayonne n° 11 de 1933



Gravure du XVIIe siècle de Neubourg sur le Danube



Vue actuelle du château

Des contacts sont pris avec le duc de Saxe-Lauenbourg, un cousin, à l'initiative de l'Impératrice, en mars 1689, mais ils sont arrêtés dès que l'on connaît, à Vienne, la mort de Marie-Louise, première épouse de Charles II, et que l'on envisage la possibilité d'une candidature de Marie Anne.

La famille de Neubourg n'est pas francophile et n'a aucune raison de l'être. La guerre de Trente Ans (1618-1648) a laissé des traces dans le Palatinat. L'Empereur du Saint Empire, Ferdinand III, le futur beau-père d'Eléonore Madeleine de Neubourg, doit s'enfuir de Vienne devant les armées de Turenne. Après les traités de Westphalie (1648), on peut constater les dégâts effroyables causés par cette guerre dans toute l'Allemagne, mais surtout, dans l'électorat de Trèves et dans le Palatinat, où certaines régions perdent les deux tiers de leurs habitants, suite aux disettes, épidémies, déplacements de populations etc...

Lorsque des années plus tard, Philippe Guillaume de Neubourg devient Electeur Palatin du Rhin en 1685, la guerre reprend. Louis XIV, sous la pression de sa belle-sœur, Charlotte Elisabeth⁴, qui estime avoir droit au titre d'Electeur Palatin, entreprend la guerre contre la ligue d'Augsbourg. Les troupes françaises ravagent le Palatinat. Les ordres de Louvois sont : « *terre brûlée, frapper de terre la population* ». En 1689, le Palatinat est envahi par les Français, Philippe Guillaume fuit avec sa famille, ses fils combattent les envahisseurs.

Marie Anne et ses sœurs ont certainement entendu, pendant leur enfance, des histoires racontant les crimes commis par les Français. Avant de quitter le Palatinat pour l'Espagne, en septembre 1689, elle a pu, sinon voir de ses yeux, mais certainement connaître des témoins de l'incendie de Heidelberg et de Mannheim en janvier. La famille de Neubourg avait de bonnes raisons de haïr la France. Marie Anne gardera ce sentiment au plus profond de son cœur quand elle sera Reine d'Espagne.

⁴ Princesse Palatine, deuxième épouse de Monsieur, frère de Louis XIV

Philippe Guillaume de NEUBOURG 24/02/1615-2/09/1690

Comte Palatin de Neubourg
Duc de Juliers
Duc de Berg
Electeur Palatin du Rhin en 1685
X 1653

Elisabeth-Amélie de HESSE – DARMSTADT

Le couple eut 17 enfants:

- Eléonore Madeleine 6/01/1655 - 19/01/1720
X 1676 Léopold Ier Empereur du Saint Empire Romain
Germanique

- 2 filles en 1656 et 1657 mortes en bas âge

- Jean 1658 - 1716 Electeur Palatin du Rhin et comte Palatin en 1690
X 1678 Anne (sœur de Léopold Ier)

- Guillaume 1659 -1683

- Louis Antoine 1660 - 1694 Evêque de Worms

- Charles Philippe 1661 Electeur Palatin du Rhin et comte Palatin en 1716
3 mariages

- Alexandre Sigismond 1663 - 1737 Evêque d'Augsbourg

- François Louis 1664 - 1729 Electeur de Mayence, évêque de Breslau

- Frédéric Guillaume 1665 - 1689 Général de l'armée impériale

- Sophie 1666 -1699
X 1687 Pierre II roi de Portugal

- Marie-Anne 28/10/1667 - 16/07/1740

X 15/08/1689 Charles II Roi des Espagnes, de Naples, de Sicile de Sardaigne et des Pays Bas

- Philippe Guillaume Auguste 1668 - 1693
X 1690 Anne fille de François II duc de Saxe-Lauenbourg

- Dorothée-Sophie 1670 - 1748
X 1690 Edouard II prince de Parme

- Hedwige 1673 - 1722
X 1691 Jacques Sobieski

- Un garçon né et mort 1675

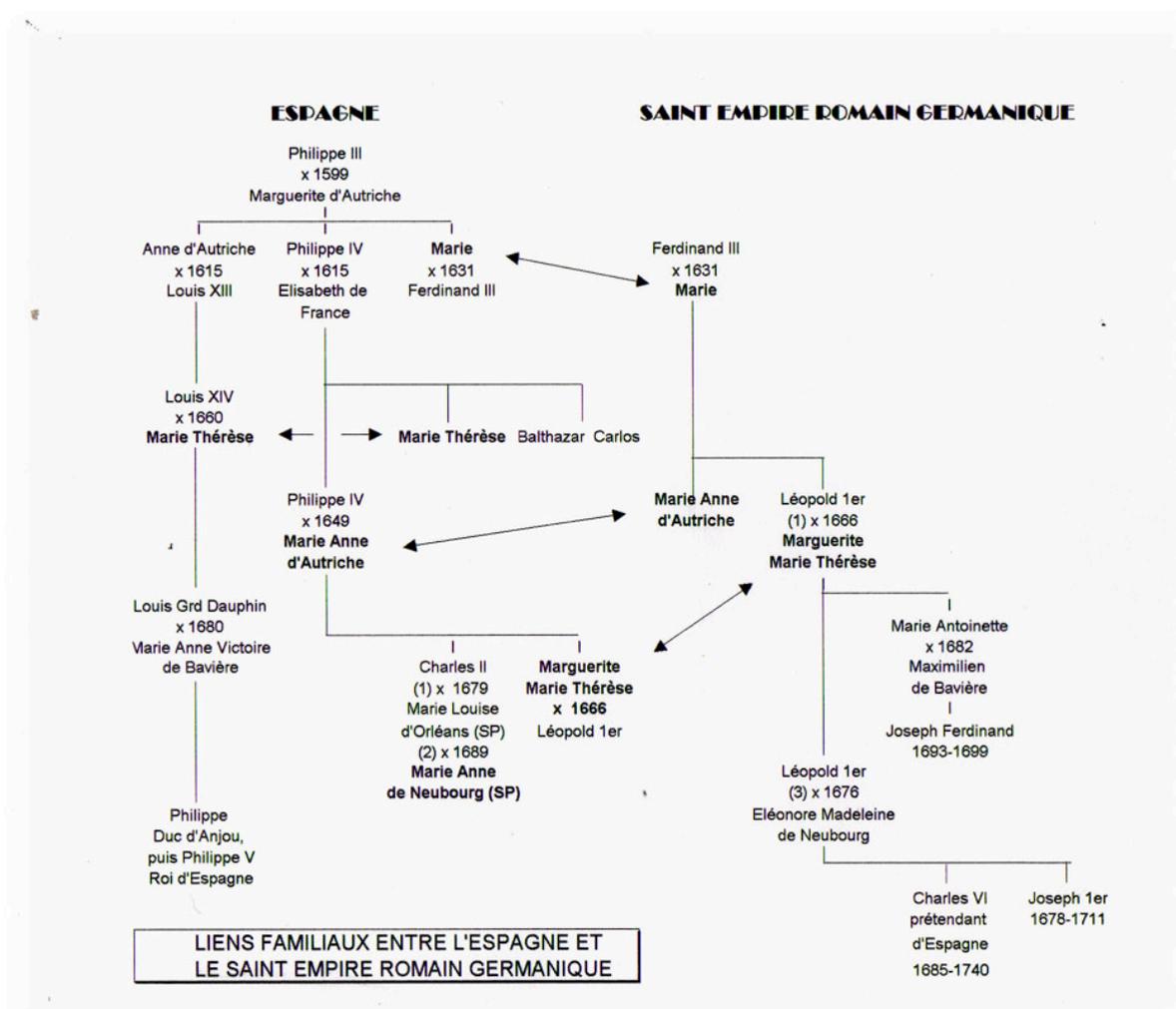
- Léopoldine 1679 - 1693



Les derniers Habsbourg d'Espagne

Le règne de Philippe IV

Le roi Philippe IV d'Espagne a eu deux épouses, Elizabeth, sœur de Louis XIII, roi de France, puis Marie Anne d'Autriche sa nièce, fille de Ferdinand III, empereur du Saint Empire Germanique. Le tableau « *Liens familiaux entre l'Espagne et le Saint Empire Romain Germanique* » visualise les liens existants entre les principaux personnages, mais n'est en aucun cas un tableau exhaustif. Les personnages secondaires ne sont pas pris en compte.



Au cours de ses deux mariages, Philippe IV a seize enfants. Quand il meurt en 1665, il ne reste que trois vivants.

De sa première épouse,

Marie Thérèse devenue reine de France, épouse de Louis XIV

De sa seconde épouse,

Marie Marguerite Thérèse, qui deviendra impératrice du Saint Empire en 1666, épouse de l'empereur Léopold 1^{er}

Charles II roi d'Espagne après la mort de son père

L'Espagne, première puissance européenne incontestée et incontestable au siècle d'or, voit sa puissance décliner à partir du traité de Westphalie, en 1648. Onze ans plus tard, son déclin est confirmé avec le traité des Pyrénées. Les dernières années du règne de Philippe IV sont obscurcies par les défaites militaires et les graves problèmes économiques que connaît le pays.

Le traité des Pyrénées, négocié difficilement entre Mazarin et Luis de Haro, doit mettre fin à une guerre de vingt-quatre ans entre les deux pays. Signé dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, en novembre 1659, il comporte une clause qui, selon les négociateurs, rendrait la paix durable et indissoluble. Il s'agit du mariage du Roi Très Chrétien (Louis XIV) avec la Sérénissime Infante, dame Marie Thérèse, fille aînée du Roi Catholique (Philippe IV). Le contrat de mariage stipule que Marie Thérèse renonce à ses droits au trône d'Espagne.

En Espagne l'ordre de succession au trône n'est pas régi par les mêmes coutumes qu'en France. La loi salique est inconnue. Les femmes peuvent régner, mais seulement après leurs frères, même puînés, et en priorité absolue sur tous les collatéraux. Le roi Philippe IV n'a, en 1660, que deux filles vivantes et un jeune garçon de trois ans⁵. Il veut se prémunir contre un cas particulier, la mort de son fils sans descendance, car alors Marie Thérèse et/ou ses enfants, ou sa demi-sœur auront des droits certains à la couronne d'Espagne. Il sait que les puissances européennes, l'Angleterre, l'Autriche, n'hésiteront pas à déclencher une nouvelle guerre si le Roi de France, ou l'un de ses descendants, devient un jour Roi d'Espagne. D'où la nécessité d'une renonciation de Marie Thérèse à ses droits, ce qui entraîne, en compensation, le versement d'une dot importante.

Comme Louis XIV et Mazarin l'ont prévu, cette dot ne sera jamais payée, ce qui sera considéré par Louis XIV comme une annulation de la renonciation de Marie Thérèse au trône d'Espagne. Connaissant l'état catastrophique tant financier que militaire de l'Espagne à cette époque, Louis XIV utilise tous les prétextes pour s'appropriier des territoires espagnols. Ainsi, à la mort de Philippe IV, il réclame le Brabant, sous le fallacieux prétexte d'un droit local appelé droit de dévolution.

À la mort de Philippe IV en 1665, son seul fils survivant Charles II a quatre ans. Marie Anne d'Autriche, sa mère, devient régente selon le testament de son époux. Elle le reste officiellement jusqu'en 1675, date à laquelle le Roi est proclamé majeur. Il a alors quatorze ans, mais est incapable de s'occuper du gouvernement de l'Espagne et c'est sa mère qui conduit en fait les affaires du pays. L'inaptitude intellectuelle de Charles II à diriger son pays et même à s'intéresser aux affaires, sa faiblesse physique, font de lui une marionnette, entre les mains de sa mère.

La Reine Mère n'est en rien préparée à diriger un royaume comme l'Espagne qui traverse une période très difficile. En plus de son impréparation à la conduite de l'état, elle est selon Marie-Françoise Maquart⁶ *«austère, froide, imbue de son rang. Personne ne l'aime vraiment. Fille et sœur d'empereur, épouse et mère de roi, elle est orgueilleuse de sa suprême grandeur»*.

Elle nomme un premier ministre jésuite, Nithard, incompetent, qu'elle doit chasser au bout de quatre années, en 1669, tant il est impopulaire. Valenzuela remplace Nithard et ce choix est encore plus catastrophique que le précédent. Devant les échecs dramatiques en politique étrangère et surtout devant les ambitions insatiables de Valenzuela, les grands

⁵ Il s'agit d'un des frères de Charles II, mort en bas âge.

⁶ L'Espagne de Charles II et la France 1665-1700 par Marie-Françoise Maquart. Presse Universitaires du Mirail – Toulouse 2000

d'Espagne obligent la Reine à le chasser. Juan d'Autriche, bâtard de Philippe IV, devient en 1677 premier ministre de fait et exile la reine mère à Tolède.

Charles II, officiellement majeur, est incapable de prendre la moindre décision mais il est « Le Roi », l'avenir du royaume ne sera assuré que quand il aura une descendance

Il faut marier le Roi, Juan d'Autriche choisit une princesse française contre la volonté de la reine mère, des grands d'Espagne, et de l'opinion publique espagnole, si tant est qu'il y en ait une. Charles II épouse, contre son gré, Marie Louise d'Orléans, sœur de Philippe duc d'Orléans, le futur régent de France. En dix ans de mariage elle ne lui donnera pas de descendant. Elle meurt en 1689, assassinée selon Alexandre Dumas dans les Deux Reines, thèse confirmée avec une éloquence persuasive par M. Bassenne⁷, controversée par d'autres historiens qui parlent de péritonite.

Dans le « Journal du marquis de Dangeau », corrigé par Saint Simon, on peut lire à la date du 20 février 1689 : « *La reine d'Espagne fut empoisonnée par un résultat du conseil de Vienne, qui, voyant le crédit qu'elle prenoit sur le roi son mari, avoit causé un grand éclat pour les brouiller. Sa nourrice et d'autres femmes à elles furent emprisonnées, fort maltraitées et renvoyées en France, parce qu'on ne put rien tirer d'elles. Après tout ce vacarme, le roi d'Espagne, persuadé de l'innocence de la reine, l'aima mieux que jamais, et lui donna tant de marques de confiance qu'on ne douta pas à Vienne que son crédit ne l'emportât auprès du roi d'Espagne sur celui de l'Empereur, à qui il importoit si fort de disposer du roi d'Espagne à l'entrée de cette grande guerre. Le comte de Mansfeld, ambassadeur de l'Empereur à Madrid, et la comtesse de Soissons qui s'y trouvoit aussi et qui voyoit la reine familièrement, exécutèrent ce crime, même assez grossièrement, après lequel la comtesse de Soissons, se hâta de sortir d'Espagne où elle étoit publiquement accusée et où le roi, au désespoir de la mort de la reine, le peuple furieux qui l'aimoit passionnément, et la plus grande partie de la cour qui lui étoit attachée, n'auroient pas tardé de lui faire un mauvais parti.* »

L'entourage du Roi, voulant à tout prix un héritier pour le trône d'Espagne, le convainc aisément de se remarier très vite.

Le roi Charles II d'Espagne



Charles II, vers 1670, par Juan Carreño de Miranda.
Extrait de Le temps de l'Espagne par B. BENNASSAR

Fils de Philippe IV et de sa seconde épouse Marie Anne d'Autriche, l'Infant don Carlos est né en 1661. À sa naissance, on ne lui donne pas trois mois à vivre, tant il est chétif. A la surprise générale, il survit jusqu'à l'âge adulte, mais est perpétuellement malade. Les très nombreux mariages consanguins de ses ascendants sont responsables des tares que Charles II a en arrivant au monde : il est épileptique, syphilitique comme son père et sera finalement impuissant. Sur ce premier portrait il a environ neuf ans. La table n'est pas simplement ornementale elle sert de support à cet enfant qui ne peut sans appui se tenir sur ses jambes.

⁷ La vie tragique d'une reine d'Espagne, Marie Louise de Bourbon Orléans, par M. Bassenne – Paris 1939



▲ *Charles II en 1683*

William C. Atkinson écrit dans son *Histoire d'Espagne et du Portugal* « *Il eut été préférable pour l'Espagne que Philippe ne laissât pas d'héritier. La lignée des Habsbourg avait fait son temps physiquement, intellectuellement et moralement.* »

Son ascendance, complexe, est schématisée sur l'arbre généalogique ci-joint, mais quelques explications aideront à mieux comprendre ces liens familiaux. Le père du futur Charles II, Philippe IV, épouse en secondes noces la fille de sa sœur Maria, donc sa nièce. Laquelle nièce a d'abord été promise en mariage au fils de Philippe IV, Balthazar Carlos, qu'il a eu de ses premières noces avec Elisabeth de France, (sœur de Louis XIII). Des enfants de Philippe IV et Marie Anne d'Autriche ne survivent que deux : Charles II et Marguerite Marie Thérèse, qui épouse Léopold Ier, empereur du Saint Empire Romain Germanique et beau-frère de Philippe IV. Ainsi, la fille de Philippe IV

devient la belle-sœur de son père. Si l'on remonte d'une génération, c'est-à-dire au père de Philippe IV, Philippe III, la situation se complique encore davantage.

Pour connaître Charles II, mieux qu'une longue description, un regard au portrait du Roi par Claudio Coello, peintre officiel de la Cour, suffit. Ce portrait, ci-dessus, est beaucoup plus flatté que celui de Juan Carreño de Miranda qui se trouve au Musée du Prado à Madrid.

Deux autres portraits, l'un de Charles II, l'autre de sa première épouse Marie-Louise, du même peintre, se trouvent dans l'avant sacristie du monastère royal de Santa Margarita à Guadalupe. Ces portraits auraient été offerts par un cardinal italien, Mgr Savamolini, le 2 mars 1689, c'est-à-dire six semaines après la mort de Marie-Louise. Ces portraits devaient disparaître de la cour avant l'arrivée de la nouvelle Reine d'Espagne.



**Portraits de Marie Louise d'Orléans et de Charles II lors de leur mariage par
Juan Careño de Miranda**

Mazcarelle⁸ s'appuyant sur des témoignages d'époque, ne fait preuve d'aucune indulgence quand il décrit l'aspect de Charles au moment de son second mariage : *«Le monarque avait vingt-sept ans, et son visage prématurément vieilli, en montrait beaucoup plus. Son regard était vide, hébété, les paupières rouges et enflammées, la peau jaune tirant sur le vert, les genoux et les chevilles enflés augmentaient sa boiterie qui était due à une jambe plus courte que l'autre. Il n'avait que fort peu de cheveux, devait porter perruque.*

Son prognathisme que n'a pu cacher Claudio Coello, empêchait les dents supérieures de toucher les inférieures, ce qui lui posait des graves difficultés pour mâcher.

⁸ Manuel Rios Mazcarelle auteur de « Mariana de Neoburgo » Madrid 1999

Mariage de Charles II et de Marie Anne

Heidelberg brûle encore quand toutes les cours d'Europe apprennent le décès de Marie-Louise reine d'Espagne, le 12 février 1689. A Versailles, le Roi vient personnellement apporter la nouvelle à son frère, le dimanche 20 sur les onze heures : « *La funeste mort de la reine d'Espagne qui n'a été malade que deux jours. Elle est morte le 12 de ce mois. Le courrier en arriva hier au Roi à minuit après le petit coucher.*⁹ »

L'impératrice Éléonore Madeleine voit aussitôt tout le parti que la famille de Neubourg peut espérer tirer de cette disparition. Elle demande à son père de cesser toutes recherches concernant le mariage de Marie Anne et de présenter sa candidature comme seconde épouse du roi Charles II. L'éminent travail de recherches effectué par le prince Adalbert de Bavière dans toutes les archives européennes concernées par ce mariage royal, de Madrid à Tolède, Naples, Londres, Paris, Munich, Neubourg, Rome, Vienne (op.cit) a mis en évidence que les négociations ont été dirigées par l'Impératrice Éléonore Madeleine. Un mois après le décès de la première épouse de Charles II, l'Impératrice écrit à son père « *La vacance du trône d'Espagne peut être très profitable pour nos deux maisons Autriche et Neubourg* ». Un mois plus tard, c'est elle qui envoie le portrait de sa sœur en Espagne. Le 1^{er} mai, elle rend compte à son père des négociations en cours : « *J'ai une bonne impression de l'affaire d'Espagne à cause du grand zèle déployé par la Reine Mère* ». Toujours en mai 1689, Marie Anne de Neubourg se rend à Vienne chez sa sœur qui veut l'avoir auprès d'elle afin de réagir vite aux éventuelles demandes de la Cour d'Espagne.

La Cour de France suit avec un vif intérêt l'évolution de la situation et Dangeau (op.cit.) écrit le 31 juin : « *On a eu nouvelles que le mariage du Roi d'Espagne étoit arrêté avec une fille de l'électeur Palatin* »

L'Impératrice dirige les négociations en raison de sa position sociale. Comme tous les enfants du comte et de la comtesse de Neubourg elle a été élevée de manière à former un groupe uni, solidaire dans lequel chacun devait participer à l'enrichissement de la famille. Ainsi Sophie, reine du Portugal depuis deux ans, écrit le 28 février depuis Lisbonne, seize jours après la mort de Marie-Louise, première épouse de Charles II, à sa sœur l'Impératrice : « *La mort de Marie-Louise peut amener un double bénéfice à la maison Palatine si on ne laisse pas passer la chance* ». La mobilisation familiale est générale, l'éducation a porté ses fruits, le groupe est solidaire. Le comte de Neubourg a appliqué, avec succès, la devise de la future Belgique « *L'union fait la force* » à l'éducation de ses enfants.

Compte tenu de l'enjeu européen, Marie-Anne n'est pas la seule candidate. Il y a :

- Marie-Isabelle fille de Pedro II Roi du Portugal, l'époux, en secondes noces, de sa sœur Sophie

- Marie-Anne fille du grand duc de Toscane Cosme III

La cour d'Espagne et le Roi ont deux priorités absolues. La future Reine ne doit pas avoir de sang français, elle doit être apte à assurer la descendance. De plus, le Roi est très pressé de convoler pour se prouver à lui-même qu'il peut assurer la succession au trône d'Espagne.

La reine mère, Marie Anne d'Autriche, sœur de Léopold Ier, Empereur du Saint Empire, a déjà décidé que la prochaine reine d'Espagne serait Marie Anne de Neubourg, pour deux raisons : un soutien indéfectible à sa famille Habsbourg et la certitude que les femmes Neubourg sont prolifique. Sous la pression de la reine mère, devant l'impatience du Roi, la décision est très rapidement prise et les conseillers du Roi, entraînés par le cardinal Portocarrero, qui doit par la suite regretter amèrement cette décision, l'entérinent avec empressement.

⁹ Journal du marquis de Dangeau 1687-1689 tome II page 334

la charge de son maître, l'Empereur du Saint Empire, toutes les dépenses supérieures à cette somme. Le Journal du marquis de Dangeau, en date du 13 juin, rapporte : *«Le Roi nous dit à la promenade que M. le comte de Mansfeld avoit fait un forfait avec les Espagnols pour conduire la future Reine d'Espagne à Madrid. On lui donne pour la dépense du voyage cent mille écus. Il prétend la mener par mer et comme ils ne veulent point demander le passeport au Roi (de France) il compte que le prince d'Orange leur donnera des vaisseaux pour l'escorter.»* La cour de France est toujours bien informée.

La cour d'Espagne se rallie avec enthousiasme à cette proposition qui limite les dépenses. Le comte de Mansfeld irait d'abord en Angleterre afin d'y négocier une bonne escorte maritime pour la traversée de la Manche puis de l'Atlantique. A cette date, Marie Anne se trouve auprès de sa sœur à Vienne et il est convenu qu'elle embarquera sur l'Elbe jusqu'à Hambourg et qu'elle rejoindra Rotterdam par les canaux.

La décision d'envoyer un étranger, fut-il ambassadeur, au-devant de la future Reine d'Espagne, heurte profondément les Grands qui estiment être les seuls à pouvoir remplir une telle mission. Avant même que la reine Marie Anne n'arrive en Espagne, elle a déjà dressé contre elle, involontairement, bon nombre de Grands d'Espagne. Pour apaiser les passions, le Roi, ou plus tôt son conseil, décide que l'un des Grands ira porter les bijoux offerts par le Roi à la fiancée. Le marquis de Leganes est choisi et on lui accorde douze mille pesos pour ses frais de voyage. Malheureusement, ces bijoux n'arrivent jamais à Neubourg sur le Danube car ils sont, dit-on, volés en route.

Dès que la date du mariage est connue, le château et la ville de Neubourg connaissent une activité exceptionnelle. Le père de la mariée, l'Electeur Palatin, veut une fête plus belle encore que celle qu'il a organisée pour ses deux filles aînées. Il invite neuf cents personnes et parmi les plus importantes, l'Empereur du Saint Empire, son gendre et l'Impératrice, sa fille et sœur de la mariée. Le Roi de Bohême, la Reine de Pologne etc. L'Empereur et l'Impératrice sont accueillis à Ingolstadt, situé à vingt kilomètres à l'est de Neubourg, le 14 août. Ils entrent le 17 à Neubourg. En date du 19 août, Dangeau, toujours bien informé écrit : *« L'Empereur vient à Neubourg pour faire le mariage de la princesse Palatine avec le Roi d'Espagne. Le comte de Mansfeld devoit s'y rendre mais on n'a point eu de nouvelles de lui depuis qu'il est parti d'Espagne. Quand le mariage sera fait, la Reine viendra s'embarquer à Rotterdam mais comme elle n'aura pas de passeport de France, elle aura apparemment quelque peine à arriver à bon port.»* La cour de France pressent un voyage difficile, mais elle ne sait pas encore à quel point il le sera. Jean de Bagneux (op.cit.) nous dit que pendant les onze jours séparant leur arrivée du mariage, les fêtes se succèdent alternant bals, chasse à Grünau dans ces forêts que connaît si bien toute la famille Neubourg, banquets, etc. :

« La cérémonie eut lieu le 28 à neuf heures du soir. Marie-Anne vêtue à l'espagnole d'une robe en drap d'argent ruisselante de diamants, le portrait de Charles II sur la poitrine, et donnant le bras au marquis de Burgomanero¹¹ s'avance vers l'autel où l'attend le Roi de Hongrie qu'elle épousera au nom de Charles.»

La bénédiction nuptiale est donnée par Alexandre-Sigismond, évêque d'Augsbourg âgé de vingt-six ans. Il est le frère de Marie Anne et huitième enfant du comte et de la comtesse de Neubourg.

¹¹ Carlos de Este marquis de Burgomanero était ambassadeur d'Espagne à Vienne. C'est à ce titre qu'il conduit Marie Anne de Neubourg à l'autel.

Voyage de Neubourg à Madrid

Marie Anne, pour rejoindre Madrid, doit soit passer par la mer, soit traverser l'Europe en guerre, ce qui est exclu. Son père, le comte Palatin, demande à l'Angleterre de fournir une flotte de navires pour accompagner les bateaux qui emmèneront la reine d'Espagne vers son époux.

Nous avons vu que le Conseil d'Etat espagnol a remis au comte de Mansfeld la somme de 100.000 pesos d'or pour payer les frais de la flotte britannique.

Afin de réduire les frais, un passage par l'Italie est envisagé au cours de la réunion du Conseil d'Etat du 16 mai 1689, mais il est rapidement écarté pour un motif protocolaire. Les terres italiennes font partie des domaines espagnols et sur les terres du Royaume d'Espagne, la Reine ne peut être conduite que par le Roi lui-même. Or il n'est pas envisageable de faire entreprendre un tel voyage à Charles II. Son état de santé l'interdit, les finances du royaume également.

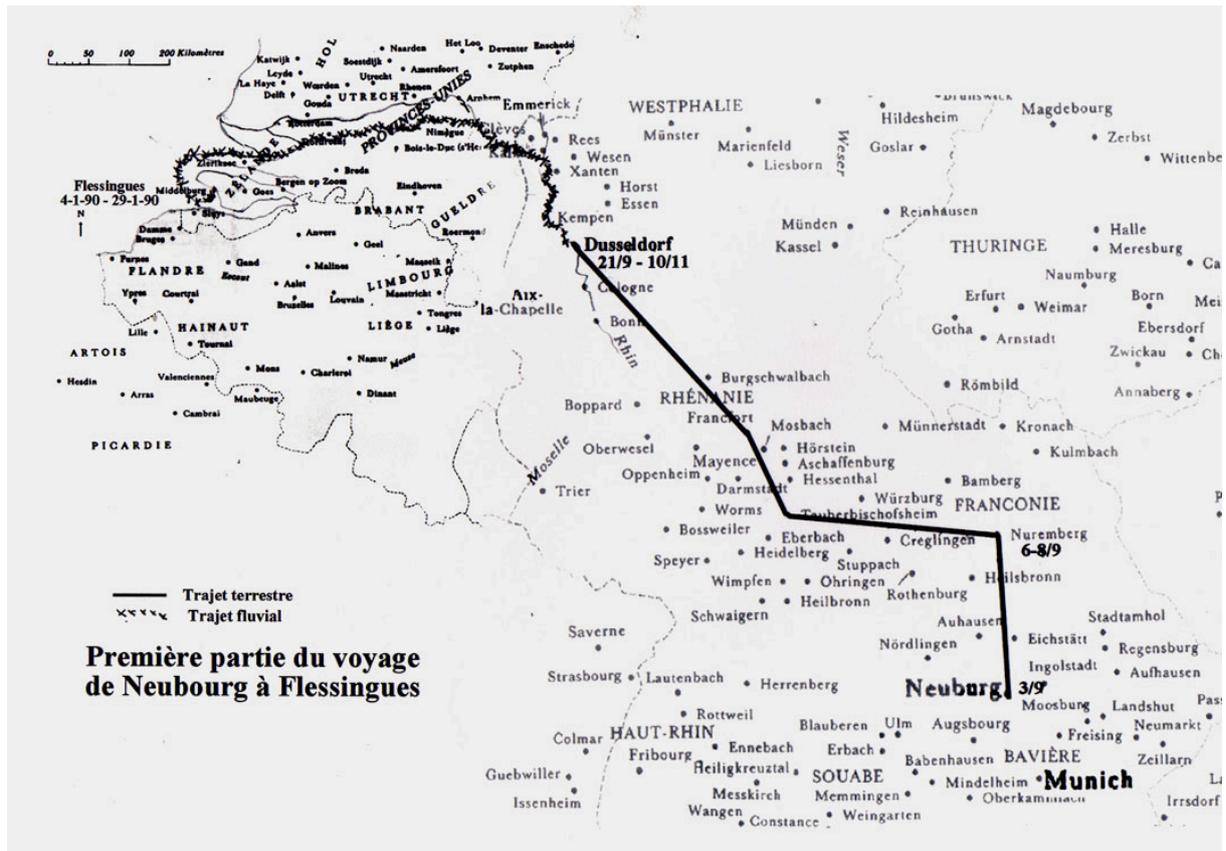
La nouvelle Reine d'Espagne, Marie Anne de Neubourg et sa suite quittent Neubourg sur le Danube le 3 septembre 1689. Le comte et la comtesse de Neubourg, Alexandre évêque d'Augsbourg, accompagnent le cortège jusqu'à Bittenbrunn, petit village situé de l'autre côté du Danube par rapport à Neubourg et là, ils prennent congé de leur fille, de leur sœur. Après une séparation que l'on suppose émouvante, car les participants savent qu'ils ont peu de chances de se revoir sur cette terre, le cortège poursuit sa route jusqu'à Monheim, où il passe la première nuit. Il a parcouru pendant cette journée à peine 30 km. On peut comprendre la lenteur du déplacement, quand on sait que le cortège comprend quarante-six carrosses, chacun à six chevaux, sans compter les cavaliers précédant la voiture de la Reine, mais cette immense suite de près de trois cents personnes n'accompagnera pas en totalité la Reine en Espagne.

Parmi ceux qui iront jusqu'au terme du voyage, il y a d'abord son frère Guillaume, âgé de trente ans, évêque de Breslau et celle qui aura une influence si néfaste pendant le séjour de Marie Anne, son mauvais génie, selon de Bagneux, la comtesse de Berlepsch, qu'il dépeint comme: « *ambitieuse, intrigante, assoiffée d'honneurs et d'or, grosse femme fort commune d'un certain âge* ». La Berlepsch¹², comme disaient les Espagnols, qui apprirent très vite à la haïr, avait été nommée, on ne sait ni quand ni par qui, dame d'honneur de la Reine.

Dans la promiscuité du voyage, elle sut gagner la confiance de Marie Anne, utilisant avec adresse la solitude morale de la jeune fille qui venait de quitter sa famille, son isolement imposé par l'astreignante étiquette espagnole. Elle devint ainsi sa conseillère.

La comtesse Berlepsch est accompagnée de sa nièce et toutes deux sont bien décidées à faire fortune dans l'Espagne déliquescence de cette fin du XVIIe siècle. Parmi les accompagnateurs, on peut compter d'autres ambitieux sans scrupules, mais il y a, heureusement, des fidèles dont son médecin attitré, Christian Geleen, qui lui restera dévoué dans ses différents exils. Les étapes d'un tel convoi sont forcément courtes. L'on atteint Nuremberg seulement le 6 septembre au soir, après avoir traversé un certain nombre de villages : Dietfurt, Bleinfeld et Roth. Le chemin suivi ne serait pas aujourd'hui considéré comme le plus rapide, puisqu'il fallut parcourir 106 km de Neubourg à Nuremberg en quatre jours, soit une moyenne de 27 km par jour.

¹² Marie Gertrude Wolf de Guttenberg comtesse de Berlepsch, stipendiée par l'Electeur de Bavière pour agir en faveur de son fils lors de la succession d'Espagne. Ce nom difficile à prononcer et plus encore à écrire pour des Latins, fut déformé en Berlips (par Saint Simon) puis Perleps, Perlips et finalement en Perdiz par les Espagnols l'assimilant ainsi à une perdrix.



A Nuremberg, on prend une journée de repos, le 7, car on attend que les livrées espagnoles des gens de la Reine soient prêtes pour le voyage. Le 8 au matin, le cortège prend la route de Frankfort, en suivant à peu près ce que l'on appelle aujourd'hui la route n° 8, et l'on atteint cette ville le 12 septembre, après avoir parcouru 180 km en cinq jours, soit à une vitesse moyenne de 36 km par jour. On se souvient que le pays est en guerre. Les troupes françaises sont partout. Le cortège doit laisser place aux convois militaires et éviter certaines zones par trop dangereuses. Le compte-rendu journalier de ce voyage se trouve dans un ouvrage peu connu¹³. A Francfort, la Reine loge dans la maison de l'ordre Teutonique, dont son frère aîné, Louis Antoine est le grand maître. Elle y reste jusqu'au 14 septembre. De Frankfort, on continue jusqu'à Düsseldorf, ville natale de Marie Anne, et capitale des états de son père. On y arrive le 21 septembre, jour de la Saint Mathieu, et l'on y reste beaucoup plus longtemps que prévu. La Reine va voir le yacht de son père, ancré sur le Rhin, avec une petite flottille d'accompagnement.

A partir de Düsseldorf, le cortège, déjà plus restreint, devait continuer le voyage par voie fluviale qui, pensait-on, serait moins fatigante pour la Reine. Quelques vaisseaux anglais devaient accompagner la Reine jusqu'aux côtes de Hollande. L'ordre de départ de cette mini-flottille vers la haute mer tarde à venir. L'attente se prolonge à Düsseldorf jusqu'au 1^{er} novembre, quand le cortège réduit embarque sur cinq navires vers Nimègue. Marie Anne occupe les longues journées d'attente en écrivant à sa famille, en se faisant peindre en habits espagnols, et elle envoie son portrait à son père, le 19 octobre.

¹³ Léonard, J. Journal du voyage de la Reine depuis Neuremberg jusqu'à Madrid. 1691. B.N.F.

La mini croisière sur le Rhin se déroule sans événement majeur. Chaque jour on attend l'annonce de l'arrivée sur la côte hollandaise de la flotte anglaise qui doit protéger la Reine et sa suite contre la flotte française pendant la traversée de la Manche. Mais rien ne vient. Le yacht de la Reine et sa flottille d'accompagnement jette l'ancre à Flessingues, petit port hollandais. Pendant cette croisière, qui aurait dû être une détente, Marie Anne est continuellement souffrante, sans doute excédée par ces différents retards. Les vaisseaux anglais sont retenus, dit-on, par des vents contraires. Ils n'arrivent qu'à la veille de Noël.

Le cortège était en voyage depuis cent douze jours, plus de trois mois et demi d'attente et de déplacement dans des conditions d'inconfort.

Enfin, le 31 décembre, la Reine embarque sur le vaisseau amiral de la flotte anglaise, commandée par l'amiral Ruffel, mais elle doit attendre plus de trois semaines à bord de ce vaisseau, qui ne lèvera l'ancre que le 27 janvier pour arriver à Portsmouth, où elle débarque le 5 février.

Les éléments semblent se liguer pour empêcher, ou pour le moins retarder, le voyage de la Reine vers l'Espagne. Après plusieurs faux départs, Marie Anne quitte l'Angleterre le 17 mars. Il a fallu deux mois et demi pour aller de Flessingues à Portsmouth, alors que la durée normale de la traversée est, à l'époque, de 6 jours.

Une flottille considérable, de cinq cent trente-six vaisseaux de guerre et marchands, est rassemblée et prête à quitter les côtes anglaises pour cingler vers la Corogne. Après une croisière en mer sans histoire, les éléments vont se déchaîner une fois encore, déjouer les plans de l'amiral anglais. Une nouvelle tempête empêche le vaisseau amiral d'aborder à la Corogne le 27 mars et disperse la flotte de protection. Certains vaisseaux, dont celui de la Reine, se réfugient au port du Ferrol où rien n'est prêt pour recevoir Marie Anne, qui veut quand même débarquer. L'étiquette impose un débarquement à la Corogne et il faut demander l'autorisation du Roi, qui est à Madrid, et l'attendre plusieurs jours, pendant lesquels la tempête continuant à sévir, le navire amiral roule et tangué, brise ses amarres et manque se fracasser contre les rochers.

La Reine débarque enfin, le 6 avril, exténuée. Elle a quitté Neubourg le 3 septembre, sept mois plus tôt. Le calvaire de la Reine n'est pas terminé. Il lui reste encore un mois de voyage terrestre avant de rencontrer le Roi à Valladolid le 2 mai. Cette dernière partie du voyage se passe dans de meilleures conditions. Partout la Reine est acclamée et fêtée.



Corrida à Madrid

Dans chaque ville ou village traversé ce sont des fêtes et souvent des corridas que déjà Marie Anne déteste.

Ce tableau d'un anonyme, de la fin du XVII^e siècle, a pour titre « *Charles II et Marie Anne d'Autriche présidant une corrida sur la plaza mayor de Madrid* » il se trouve au Museo Municipal de Madrid. Il illustre une scène que Marie Anne de Neubourg a connue dès son arrivée à Madrid.

Une grande messe a lieu à Valladolid le 3 mai, non pas pour célébrer le mariage qui a été consacré par procuration à Neubourg, mais pour le confirmer, comme cela s'était fait à Saint-Jean-de-Luz, en 1660, entre Louis XIV et Marie-Thérèse¹⁴.

Le voyage se poursuit jusqu'à Madrid où les époux arrivent le 16 mai. Ils sont reçus au palais du Buen Retiro par la Reine Mère, mais l'entrée officielle dans Madrid n'a lieu que trois jours plus tard. Des rumeurs courent déjà dans la cour espagnole concernant des « *symptômes de grossesse* ». Lancier, dans sa lettre à l'Électeur de Bavière, du 31 mai estime à juste titre que cette nouvelle est très prématurée. Qui l'a lancée ? Déjà la Berlepsch ou l'entourage du Roi voulant flatter l'orgueil national ? Ou plus simplement des espoirs nés de la fatigue de Marie Anne.

Ce thème revient fréquemment dans les correspondances envoyées d'Espagne vers le Saint Empire. Le 26 juillet, Novelli rapporte au père de Marie Anne les dernières nouvelles : « *Sa Majesté la Reine est depuis quelques jours sans grand appétit et sujette à des nausées quand elle s'alimente. Cela semble un indice certain de grossesse. Que Dieu le permette.* » L'Europe est suspendue aux plus petits indices de maternité prochaine. Marie Anne est à Madrid pour donner un successeur à Charles II, la paix de l'Europe en dépend. Son intimité est quotidiennement surveillée, commentée.

La princesse Marie Anne de Neubourg n'a certainement pas été informée des détails de la situation qui l'attend : mari impuissant idiot et laid qui, dit-on ne put jamais déflorer sa femme, un royaume d'Espagne qui perd tous les jours un peu plus de sa puissance en Europe en raison de l'incapacité de ses dirigeants, et une étiquette rigide qui va serrer dans un corset de fer cette jeune princesse de vingt-trois ans. La rigidité de l'étiquette espagnole est dépeinte avec le talent que l'on sait par Victor Hugo dans *Ruy Blas*, lorsqu'il prend les traits de Marie Anne de Neubourg pour en faire cette reine romantique.

L'aspect peu ragoûtant du Roi a dû causer un choc profond à Marie Anne, jeune fille pleine de vie, quand elle le rencontre pour la première fois. Elle a bien reçu à Neubourg un portrait de son mari et est peut-être au courant des rumeurs qui se chuchotent dans toutes les Cours européennes concernant son impuissance, mais la réalité est insupportable.

Règne de Marie Anne de Neubourg

De 1690 à 1696

La Reine Mère gouverne l'Espagne sans aucun contre-pouvoir depuis la mort de son mari et elle a l'intention de continuer après l'arrivée à Madrid de sa bru, cette nouvelle Reine d'Espagne, qu'elle a choisie uniquement comme génitrice. Très vite, les deux femmes s'opposent et l'un des premiers sujets de discorde est le gouvernement des Pays Bas.

L'Empereur du Saint Empire Germanique, en plein accord avec la Reine Mère, sa sœur, souhaite que le poste de gouverneur des Pays Bas, à Bruxelles, dépendant de la

¹⁴ On pourra se reporter à l'article paru en juin 2005 dans la revue *Jakintza* « Le Mariage de Louis XIV » par l'auteur

couronne d'Espagne, soit confié à l'Electeur de Bavière. La jeune reine, Marie Anne de Neubourg, a promis à son frère aîné, Jean Guillaume, électeur et comte palatin, avant de le quitter près de Düsseldorf, de faire tout son possible pour lui réserver ce poste, promesse irréfléchie, faite par une jeune femme désireuse de promouvoir sa famille.

L'Empereur et la Reine Mère, qui s'attendent à une obéissance scrupuleuse des ordres venus de Vienne, sont surpris par la position inattendue de la nouvelle Reine. Les forces politiques entre l'Empereur et les Neubourg ne sont pas équilibrées et le poste de gouverneur est remis à l'Electeur de Bavière. Il en résulte, dès 1690, une rancœur chez Marie Anne et une profonde rivalité entre la Reine Mère et elle. Elle comprend très vite que sa seule arme, au milieu de cette cour pleine d'intrigues, de jalousie et de haine, est son aptitude à procréer. Sur le conseils de la comtesse Berlecht, trois mois après son arrivée à Madrid, elle fait courir le bruit qu'elle est souffrante, indisposée. Les Madrilènes prompts à se réjouir chantent :

« *Ce sera une indisposition de neuf mois* »

Il faut très vite annoncer qu'il s'agit d'une fausse alerte et que la Reine a perdu son fruit.

Nullement découragée, Marie Anne récidive en décembre et, au fil des ans, elle utilise plusieurs fois cette méthode, qui devient de moins en moins crédible, mais lui donne, pour quelques jours ou semaines, la confiance et l'affection du Roi.

Pendant cette première année en Espagne, les relations entre le Roi et la Reine sont excellentes. Ainsi lorsque l'électeur palatin, père de Marie Anne, meurt en septembre 1690, le Roi décrète un deuil officiel et ordonne des funérailles à l'Escorial.

La mère de Charles II meurt six ans après l'arrivée de Marie Anne en Espagne. Pendant ces six années, celle-ci a connu toutes les déceptions. Elle n'est pas épouse, elle ne sera jamais mère, du moins avec Charles II et, à la Cour du Roi, elle a fait l'unanimité contre elle car elle s'entoure, presque exclusivement, de nobles allemands. Sans doute ne fait-elle pas les efforts nécessaires pour s'adapter à l'étiquette espagnole, à la mentalité espagnole. Elle tente de trouver sa place en intrigant pour obtenir des faveurs pour les siens et pour elle-même prendre le pouvoir.

La reine mère étant morte, Marie Anne de Neubourg règne de fait pendant quatre ans jusqu'à la mort de son mari en 1700.

Deux mois après la mort de la Reine Mère, en 1696, la Reine tombe malade. Son état de santé est jugé si grave qu'on lui administre les saints sacrements. Quelques jours après, le Roi est considéré comme mourant et il n'a toujours pas désigné de successeur. La cour impériale de Vienne a perdu tout espoir que Marie Anne ait un enfant et la succession du trône d'Espagne devient un problème crucial pour toutes les cours européennes.

De 1696 à 1700

Après la signature de la paix de Rijswik, le 31 octobre 1697, entre l'Empereur et la France, celle-ci envoie un ambassadeur à Madrid, le marquis d'Harcourt. Ce grand commis de la France a laissé une correspondance¹⁵ capitale pour la compréhension de la situation en Espagne entre février 1698 et la mort du Roi. D'Harcourt est remarquablement informé. Ses lettres à Louis XIV sont d'une telle perfection qu'on ne peut résister au plaisir de les citer. Ainsi, dès son arrivée, il dépeint parfaitement Marie Anne de Neubourg : « *La princesse de Neubourg, aujourd'hui Reine d'Espagne et sœur de l'Impératrice, s'est acquis un tel ascendant sur l'esprit du Roi, qu'on peut dire qu'elle règne seule et souverainement sur*

¹⁵ HARCOURT, d. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, correspondance politique, Espagne n° 71 a 83

l'Espagne. Son autorité, longtemps balancée par le parti de la Reine Mère, n'a plus trouvé d'opposition après la mort de cette princesse. »

Un an plus tard, le marquis d'Harcourt, qui, maintenant, connaît mieux la cour d'Espagne et ses deux principaux personnages, le Roi et la Reine, écrit le 18 février 1699 à Louis XIV : *«Le Roi d'Espagne comprend les choses qu'on lui dit et a suffisamment d'esprit pour voir le bon et le mauvais, mais il a une telle faiblesse et une telle irrésolution qu'il ne peut se déterminer de lui-même à moins que les personnes pour lesquelles il a de la crainte ne lui fassent prendre un parti.*

La Reine qui l'obsède jour et nuit fait faire tout ce qu'elle veut par cette même crainte, rien par amitié. Cette princesse qui gouverne absolument a un si grand penchant pour amasser de l'argent de tous côtés que toutes les charges et emplois se vendent à son profit et qu'il n'est pas possible d'en obtenir sans cela. Elle est absolument gouvernée par la Berleps, laquelle est d'un esprit entreprenant et plus avare que sa maîtresse qu'elle a fait tomber, comme font ordinairement les favoris, dans tous les vices qu'ils ont eux-mêmes.

L'almirante a beaucoup d'esprit, s'explique fort bien et a pareillement de l'ascendant sur la Reine. Ses ambitions démesurées qu'il porte assez loin pour songer à épouser la Reine.»

En quelques lignes, d'Harcourt décrit le Roi, la Reine et l'almirante. Il semble éprouver une certaine pitié pour le Roi et un mélange de mépris et de haine pour la Reine. Cette lettre, dont il a sans doute pris le temps de peser les termes avant de l'envoyer à son maître, résume clairement ce que bon nombre de contemporains et la plupart des historiens ont écrit sur Charles II et sur Marie Anne.

Revenons à la correspondance, partiellement chiffrée, de d'Harcourt lors de son arrivée, le 26 février 1688, il écrit : *« Il est constant que la Reine d'Espagne est fort haïe (mot chiffré) et même l'on en parle fort librement »*. Il faut bien mentionner les ragots et autres calomnies qui courent les rues de Madrid et la Cour sous forme de libelles, chansons et bouts rimés. La Reine est accusée d'adultère avec différents personnages de l'Etat, comme l'almirante, propos qui sont repris par cette mauvaise langue de Saint Simon, invérifiables bien entendu, et très peu vraisemblables quand on se souvient de la rigidité de l'étiquette espagnole, de la surveillance constante, jour et nuit, de la personne royale et surtout de l'impossibilité pour la Reine d'être seule un instant, sans aucune dame de compagnie.

Pendant les premiers mois de 1698, le Roi et la Reine sont de nouveau malades. En mars le Roi est d'une si grande faiblesse, qu'il ne peut se tenir plus d'une heure ou deux hors du lit. *« La Reine a été attaquée d'un accident de mal caduque.»*

Le désir inassouvi du Roi de procréer un héritier, joint à son immense faiblesse physique, se conjuguent et il est prêt à donner foi aux conseils les plus absurdes. L'un des plus extravagants est, sans doute, d'aller demander conseil et assistance à ses ancêtres dans le Panthéon des Rois au monastère de l'Escorial. Là, il se fait ouvrir les cercueils depuis son père Philippe IV, jusqu'à ses quadrisaïeux et lorsque il arrive devant les restes de sa première épouse, la reine Marie Louise, la seule femme qu'il ait jamais aimée, selon les historiens, il tombe en pamoison et passe la nuit suivante à gémir et à crier le nom de Marie Louise. Cette macabre cérémonie¹⁶ n'a, bien entendu, aucun effet bénéfique sur son psychisme.

Les conseillers du Roi prétendent alors qu'il a été envoûté et qu'il faut l'exorciser. Commence une tragi-comédie qui va durer près de deux ans, faisant intervenir les plus hauts personnages d'Espagne, jusqu'au Grand Inquisiteur lui-même.

¹⁶ Reinas de España par Fernando Gonzales-Doria – Madrid 2003 – 8è édition

Les partis français et allemands qui se battent pour la succession du Roi tentent d'influencer le tribunal du Saint Office en présentant qui un moine, qui une nonne, prêts à témoigner que le diable soutient un ou un parti de l'autre.

De tous ces interrogatoires, de tous ces soi-disant remèdes que l'on impose au malheureux Roi, il ne sort rien de bon si non un accroissement de la faiblesse royale.

Le 7 mai, d'Harcourt écrit à Louis XIV, qui suit la situation de très près et qui répond toujours au marquis en lui donnant des instructions : « *Il ne pourra jamais passer l'hiver. La Reine a été saignée pour la troisième fois ayant la fièvre tierce* ». Une dernière précision dans cette lettre, très révélatrice des sentiments du Roi vis-à-vis de la Reine, montre que d'Harcourt a des informateurs dans tous les milieux et aussi dans l'entourage immédiat du Roi : « *Elle veut entrer librement dans l'appartement du Roi qui n'ose lui dire de ne point le faire et qui ordonne dès qu'Elle est sortie, qu'on donne les deux tours de clef* ».

Contre toute attente, le Roi et la Reine se remettent et, fin mai, ils vont à Tolède, voyage conséquent pour ce Roi qui ne sort pratiquement jamais de son palais de Madrid. Au cours du séjour, le premier pour la Reine mais pas le dernier hélas, un affrontement violent l'oppose la une fois encore, au cardinal Portocarrero, à propos d'un régiment de cavalerie à déplacer de Tolède à Oran. La Reine, sentant que l'affaire lui échappe s'est mise à pleurer et à dire « *que son crédit et sa réputation étaient perdus si l'on voulait faire une chose comme cela contre sa volonté*. » Les larmes, la scène, fatiguent le Roi et il s'ensuit un grand refroidissement entre Leurs Majestés. Pour conforter sa position Marie Anne veut que l'almirante, qui l'a toujours soutenue, vienne habiter le palais royal, ce à quoi le Roi s'oppose, d'où de nouvelles colères de la Reine.

Poursuivant ses démonstrations excessives qui fatiguent tant le Roi, début septembre 1698 la Reine se jette aux pieds de son époux pour lui demander d'exiler le cardinal Portocarrero. Elle n'a pas satisfaction. Le cardinal, le clergé et le peuple de Madrid, qui lui est fort attaché, sauront s'en souvenir quand le moment sera venu.

Les maladies, les querelles, entre le Roi et la Reine, la certitude que Charles II n'aura pas de descendance amènent les grandes puissances européennes à décider du futur de l'Espagne à la place du gouvernement espagnol. Les Rois de France et d'Angleterre choisissent, en juin 1698, de démembrer les Espagnes. En octobre 1698, les principales puissances européennes, Angleterre, Saint Empire, Hollande et France, signent un accord de répartition de l'Espagne entre les trois ayant droit qui sont à cette date :

Coté français

- Anne d'Autriche épouse de Louis XIII, fille de Philippe III
- Marie Thérèse épouse de Louis XIV, fille de Philippe IV

A la mort de Charles II, sans postérité, sa demi-sœur, Marie Thérèse, a des droits directs à la succession. Elle y a renoncé lors de son mariage, mais la clause de renonciation précisait « *moyennant le versement d'une dot* ». Celle-ci n'ayant jamais été versée, la renonciation est nulle est non avenue.

Marie Thérèse étant morte en 1683, son fils, le Grand Dauphin, recueille ses droits. Le Grand Dauphin étant l'héritier de la couronne de France, ses enfants dans l'ordre de primogéniture, bénéficient de ses droits :

- Louis duc de Bourgogne 1682
- Philippe duc d'Anjou 1683
- Charles duc de Berry 1686

Louis duc de Bourgogne héritant de la couronne de France, ses droits passent à son frère cadet, Philippe duc d'Anjou.

Coté Saint Empire

- Marie épouse de l'empereur Ferdinand III, fille de Philippe III (et sœur d'Anne d'Autriche reine de France, toutes deux ont les mêmes droits)

- Marguerite Marie Thérèse épouse de Léopold I, fille de Philippe IV (et demi-sœur de Marie Thérèse reine de France, toutes deux ont les mêmes droits)

La fille unique de Marguerite Marie Thérèse, Marie Antoinette, hérite des droits de sa mère et les transmet à son fils, Joseph Ferdinand, qui est sans contestation possible, l'héritier en ligne la plus directe de la couronne d'Espagne. Il recevrait la plus grosse part : l'Espagne et ses colonies. Comme il n'a alors que cinq ans, son père Maximilien de Bavière assurerait la régence et jusqu'à son arrivée en Espagne, le comte d'Oropesa le représenterait. Il se trouve que ce comte est un des ennemis de la Reine. Marie Anne va s'opposer de toutes ses forces à cette solution.

L'archiduc Charles d'Autriche, âgé de treize ans, aurait le Milanais

Philippe, duc d'Anjou, deviendrait roi d'un ensemble assez hétérogène, comprenant les Pays Bas, Naples et la Sicile.

Tous les signataires sont satisfaits de ce dépeçage qui ne tient aucun compte de l'avis et de la volonté des Espagnols.

L'Empereur du Saint Empire maintient le lien existant depuis Charles Quint, par l'intermédiaire de son petit fils, Joseph Ferdinand. Il renforce ses possessions en Italie avec son fils, l'archiduc Charles.

L'Angleterre ne veut à aucun prix d'une présence française en Espagne, qui déstabiliserait l'ordre européen, souhaite un affaiblissement de l'empire espagnol, afin de pouvoir commercer librement avec l'Amérique du Sud.

Louis XIV veut, avant tout, consolider ses frontières au nord-est. Le but qu'il s'est fixé a déjà été partiellement réalisé depuis la mort de Philippe IV. Il veut les Pays Bas et n'éprouve aucun intérêt pour les colonies lointaines. Quant à Naples et la Sicile, cela peut devenir une tête de pont en cas de guerre avec le Saint Empire. Depuis les Valois, les rois de France ont toujours eu des visées sur l'Italie.

C'est un accord gagnant-gagnant dirait-on aujourd'hui, mais il y a deux grains de sable qui vont le rendre caduque avant même d'exister.

D'Harcourt attire l'attention du Roi de France sur la nécessité de maintenir un secret absolu sur ces négociations. Selon lui, les Espagnols de tout rang n'accepteront jamais un partage de leur pays. La Reine d'Espagne, pour qui l'unité de l'empire espagnol ne signifie rien, approuve un accord renforçant les positions de son beau-frère, l'empereur Léopold.

Le premier grain de sable apparaît quand le secret est découvert, et que les Grands et le Roi sont informés. Pour une fois, la cour, la noblesse et le peuple espagnol, sont d'accord. Ils n'accepteront jamais la partition de l'Espagne. Charles II, poussé par ses conseillers, rédige alors un testament léguant à l'archiduc Charles la totalité de son empire.

Le second grain de sable survient en février 1699, quand le jeune Joseph Ferdinand meurt. Le testament de Charles II peut s'appliquer, mais les grandes puissances ne l'entendent pas ainsi et un nouvel accord est signé entre Louis XIV et Guillaume III d'Orange. L'archiduc hérite de l'Espagne avec les colonies, le duc d'Anjou des Pays Bas, de Naples, de la Sicile et de la Lorraine. Le duc de Lorraine que l'on spolie sans qu'il ait rien à voir dans cette succession, reçoit, en compensation, le Milanais.

Cet accord est soumis à Charles II et à son conseil, qui refusent, une nouvelle fois, tout démembrement. Il se produit, alors, un coup de théâtre inattendu. Le conseil propose un seul successeur à Charles II, le duc d'Anjou. Le roi et son conseil, bien qu'hostiles depuis toujours à la France, préfèrent un roi français qui maintiendra l'unité des royaumes d'Espagne. Ils font confiance aux armées de Louis XIV, alors toutes puissantes, pour défendre l'intégrité de l'Espagne contre les appétits des Habsbourg d'Autriche.

Une nouvelle fois, les médecins déclarent Charles II « *en péril de sa vie* ». Marie Anne sait que le Roi a rédigé un testament deux ans auparavant et qu'il n'est pas selon ses désirs. Profitant de la faiblesse royale, elle exige que ce testament soit brûlé en sa présence, puis elle contraint le Roi, quasi en pamoison, à signer une déclaration par laquelle un des fils de l'Empereur est nommé son successeur dans toutes les Espagnes. La Reine conserve cette déclaration par devers elle. En 1698, elle est encore du parti de l'Empereur.

En 1699, brusquement, son attitude change du tout au tout. Celestin Hypeau¹⁷ écrit : « *que le crédit de la Reine est encore grand à la cour et que la Berlepsch croit qu'elle serait disposée à s'entendre avec la France* ».

Ce revirement de la Reine est du, en partie, à la duchesse d'Harcourt introduite par son mari dans l'entourage de Marie Anne. Plusieurs historiens¹⁸ ont avancé que la duchesse aurait laissé entendre à la Reine qu'en cas de ralliement à la candidature du duc d'Anjou elle pourrait l'épouser après la mort de Charles II. Le Roi vient à connaître cette offre, dans cette cour d'Espagne il est impossible de conserver un secret plus de quelques heures, et l'affaire prend des proportions démesurées. L'ambassadeur d'Espagne à Versailles, Casteldosrios, demande à Louis XIV le rappel de son ambassadeur. Dans un désir d'apaiser Charles II, Louis XIV rappelle d'Harcourt et nomme de Blécourt à titre provisoire.

D'Harcourt prudent, conseille à Louis XIV de se méfier de la versatilité de Marie Anne. Les manifestations hostiles au parti allemand de la Reine rapprochent le peuple de la solution française. D'Harcourt s'en rend compte et, le 7 mars 1700, il écrit à Louis XIV « *le gros du peuple est porté pour la France* ».

La mort du Roi

Pendant l'année 1700, une des plus sombres de l'Histoire espagnole, les tractations concernant la succession de Charles II se poursuivent. L'inventaire des lettres échangées, dressé par Adalbert de Bavière (op.cit.), nous livre, presque jour par jour, les positions des principaux intervenants.

Côté Saint Empire, la correspondance entre le comte Harrach, nouvel ambassadeur, et l'Empereur lui-même est riche d'enseignement. Le langage est plus direct que celui utilisé entre Louis XIV et d'Harcourt. Ainsi, dans son rapport de janvier, Harrach écrit « *La Berlips fait ce qu'elle veut de la Reine et celle-ci du Roi. La Reine ne se laisse conseiller par personne, ne respecte plus les volontés de l'Empereur, et tout le monde se plaint du mauvais gouvernement du pays* ». Les relations entre Marie Anne et l'ambassadeur de son beau-frère se sont dégradées. Harrach n'a plus ses entrées libres auprès de la Reine.

Côté français, la correspondance du marquis d'Harcourt (op. cit.), tome II, donne quotidiennement l'évolution de la santé du Roi :

24 septembre 1699 - La Perleps » croit que la Reine est disposée à s'entendre avec la France.

27 décembre 1699 - Tout ce qui se fait à la cour atteste combien est grand encore le crédit de la Reine. Son ressentiment contre le comte d'Harrach doit être fort grand si l'on en juge par les demandes de «La Perleps» . Elle trouverait dans le Roi de France des avantages plus certains mais il est nécessaire de ne pas trop s'avancer avec elle.

¹⁷ Hypeau, Célestin. Avènement des Bourbon au trône d'Espagne. Correspondance inédite du marquis d'Harcourt, ambassadeur de France auprès des rois Charles II et Philippe V Tome II années 1699-1701

¹⁸ Parmi eux Vicente Bacallar y Sana, marquis de San Felipe in « Comentarios de la guerra de Espana e historia de su Rey Felipe V, el animoso »

3 mars 1700 - Le gros des peuples est porté pour la France.

29 octobre 1700 - Un décret du Roi d'Espagne nomme le cardinal Portocarrero chef du conseil.

En 1700, deux ans après ses débuts, l'ensorcellement du Roi est toujours d'actualité. La Reine n'attache aucune crédibilité à cette affaire et dit que l'ensorcellement du Roi se résume à ceci : son père était trop âgé quand il l'engendra. On peut voir là le mépris de la Reine pour son mari. Malheureusement, Harrach retransmet à l'Empereur toutes ces phrases de la Reine.

Le père Gabriel, l'un des premiers à avoir mis l'ensorcellement du Roi sur la place publique, devra être chassé à la demande de Portocarrero et du confesseur du Roi. Ce dernier, comme toujours, n'ose pas prendre une décision pour ne pas choquer la Reine qui soutient le père Gabriel.

Pendant ce temps, l'Empereur écrit que le père Gabriel est encore pire que la Berlips. Ce qui est plus grave et prouve la décomposition du gouvernement espagnol, il se permet d'intervenir ouvertement dans les affaires du pays. Il émet des souhaits, qui sont en réalité des ordres, concernant la nomination de conseillers, l'expulsion de personnes que lui, Empereur du Saint Empire, considère indésirables.

A la Cour il n'y a plus de gouvernement, la situation se dégrade, le peuple, qui meurt de faim, commence à s'agiter. Il y a même plusieurs émeutes populaires que l'on n'a plus les moyens de réprimer, faute d'argent pour payer les soldats.

Un nouveau testament royal confirme, le 28 janvier 1700, Charles d'Autriche, unique héritier du Royaume d'Espagne.

Pendant que l'Espagne croit pouvoir gérer son avenir, la France, l'Angleterre et la Hollande signent secrètement un troisième traité de partage du Royaume. Les services secrets espagnols sont encore efficaces et, début avril, les conditions de cette nouvelle partition de l'Espagne sont connues du Conseil Royal.

En désespoir de cause, Charles II, sans en référer à son épouse, écrit au pape Innocent XI pour lui demander conseil. L'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint Siège, le duc d'Uceda, remet au Saint Père tous les documents nécessaires à l'étude de l'affaire, dont les testaments des Rois Catholiques jusqu'à celui de Philippe IV. Une commission de trois cardinaux est nommée. Après quarante jours, les cardinaux concluent à l'unanimité, le 6 juillet 1700, que l'héritier unique de Charles II est le duc d'Anjou. A Madrid le Roi convoque le Conseil Royal de Castille qui entérine la décision de Rome. Il reste à rédiger un dernier testament annulant les précédents.

A Madrid le Conseil appuie la proposition du marquis de Fresno¹⁹ : « *Que Votre Majesté cède l'ensemble de la monarchie à un petit-fils du Roi de France, avec la garantie qu'il n'y aura pas réunion des deux couronnes.* »

Ces diverses réunions, l'importance des décisions à prendre, ont une grave incidence sur la santé du Roi.

Charles II, toujours incapable d'arrêter son choix, subit toutes les pressions de son entourage, dont celle de son épouse, qui n'est pas la moins forte. En août, il tombe malade si gravement que, le 28 septembre, il faut lui apporter l'extrême-onction. Ses ministres le pressent de signer un testament en faveur du duc d'Anjou et Portocarrero lui présente un document qu'il signe le 2 octobre²⁰. La Reine, immédiatement informée de ce nouveau testament en faveur du petit-fils de Louis XIV, exige du Roi mourant des garanties

¹⁹ KAMEN, Henry. L'Espagne de Charles II page 611

²⁰ Voir pièce jointe n°1 A.H.N. Madrid – leg. E 2552

personnelles et fait ajouter des codicilles²¹ que le Roi, épuisé, signe, concédant ainsi à la Reine :

- une rente annuelle de 400.000 Ducats
- la possession pleine et entière de tous les bijoux indépendants de la Couronne
- le droit de se retirer en Italie, d'y gouverner le pays de son choix

Ce codicille retarde d'une journée la signature officielle de ce dernier testament de Charles II, le seul valable.

La santé de Charles II se dégrade chaque jour davantage et, le 29 octobre, toujours sous la pression des ministres, il désigne Portocarrero régent de la monarchie après sa mort, si son successeur, désigné le 3 octobre n'est pas encore arrivé à Madrid. Cette décision déclenche une nouvelle revendication de la Reine, qui exige de faire partie du nouveau gouvernement et, pour la dernière fois, le Roi cède en signant un nouveau document²² : « *Si mon successeur n'est pas arrivé le jour de ma mort, j'ordonne que se constitue un conseil qui comprendra ...* ». Suit une liste de personnalités commençant par le Président du Conseil de Castille. « *Je prie Sa Majesté la Reine d'assister à ces conseils, de les autoriser et d'avoir un vote préférentiel, de manière que si on arrive à une égalité de vote, celui de Sa Majesté sera prépondérant. Ce gouvernement restera en place jusqu'à l'arrivée de mon successeur* ».

Le Roi meurt le 1^{er} novembre 1700.

L'exil à Tolède

On annonce officiellement la mort du Roi, le lendemain 2 novembre et on lit son testament au cours de la réunion du Conseil d'Etat. L'héritier de la couronne d'Espagne, de toutes les possessions, est le duc d'Anjou. Dans l'ordre de succession viennent ensuite, le duc de Berry, puis l'archiduc Charles et enfin le duc de Savoie.

Au cours de la séance, on nomme un conseil de gouvernement, composé de :
la Reine, le cardinal Portocarrero, Arias, Lara, Benavente et le grand inquisiteur.

Le Roi de France annonce, le 12 novembre, qu'il accepte le testament de Charles II. Quinze jours plus tard, le 1^{er} décembre, la Reine veuve demande au Roi de France protection comme femme et comme reine. D'Harcourt, qui n'est pas à Madrid à cette date, conseille à Louis XIV, le 27 décembre « *La sortie de la Reine de Madrid avant l'arrivée du Roi Catholique (Philippe V ex-duc d'Anjou) est de toute nécessité, mais elle veut attendre le Roi, l'entretenir et recevoir ses ordres. Les représentations qui lui ont été faites ont été inutiles* ».

Louis XIV se met en contact avec le cardinal Portocarrero : il faut réparer les désordres introduits dans les derniers temps. Le plus puissant remède est de faire sortir, incessamment, la Reine de Madrid. A la même date, Philippe V, encore à la frontière, s'adresse à Portocarrero « *Le bien de ses sujets ne permet pas de laisser à Madrid la Reine douairière* ». Le même jour, dans une autre lettre, très courtoisement, il prie la Reine de choisir une des villes d'Espagne la plus à son goût parmi celles qui lui seront désignées.

Le 2 février, le Président du Conseil de Castille et du conseil de gouvernement écrit à la mairie de Tolède, ordonnant de remettre en ordre l'Alcazar, de le réparer, car S.M. la Reine arriverait à Tolède demain ou après-demain.

²¹ Voir pièce jointe n° 2 A.H.N. Madrid -leg. E 2526

²² Voir pièce jointe n° 3 A.H.N. Madrid -leg. E 2552

Abandonnée de tous, des Espagnols aux Allemands en passant les Français, la Reine part pour Tolède, le 2 février 1701. Où rien n'est prêt pour la recevoir. Elle arrive le 3 à la nuit tombée et loge au palais de l'archevêché, cédé par le cardinal Portocarrero.

La Reine va rester en exil cinq ans à Tolède, très vite elle est oubliée de tous et même de sa famille qui se rend compte qu'elle n'a plus aucune influence. Son frère, Jean Guillaume, écrit à sa sœur l'Impératrice, le 14 février 1701²³ : « *Je compatiss de tout cœur à cette pauvre malheureuse, en vérité elle a, avec sa mauvaise conduite la responsabilité de tout ce qui lui arrive. Je trouve que ce qu'elle demande à Votre Majesté est plus séduisant que réalisable mais, si vous pouviez aider cette pauvre femme, et la consoler dans sa triste situation, ce serait pour moi une grande faveur.* »

Harcourt à Louis XIV (op.cit.), modère le jeu : « *Comme son éloignement nous ôte tout embarras, on ne la contraindra sur rien.* »

La Guerre de Succession va commencer, car l'Empereur se refuse à voir un Bourbon régner sur le trône d'Espagne. Le nouveau Roi d'Espagne, Philippe V, a sans doute de sérieuses difficultés à régler, parmi elles la guerre qui s'annonce, puis l'opposition encore vivace des Grands contre la France. Il ne peut, ou ne veut, payer la pension de la Reine et pendant cinq mois, celle-ci ne reçoit pas un maravedis. Son fidèle docteur Geleen va se plaindre à Madrid où on lui répond qu'elle peut aller voir la Berlips et lui réclamer tous les millions, qu'avec son accord, elle a sortis d'Espagne.

Pendant ce temps, les travaux se poursuivent à l'Alcazar et la Reine peut, finalement, emménager dans une vieille demeure, sans confort aucun où, sans argent, elle vit quasiment comme une recluse.

En août, le roi Philippe V lui rend visite. La Reine, pour tenter de gagner ses bonnes grâces, lui offre une Toison d'Or ornée de diamants et une coupe des Indes en or massif, provenant du trésor royal.

En février 1703, la guerre n'est pas favorable à Philippe V. Le Portugal joint ses troupes à celles de l'Empereur et cela augmente la suspicion envers Marie Anne en raison de ses liens avec Pedro II, roi du Portugal, son beau-frère. D'autre part, son ami l'almirante de Castilla s'est enfui d'Espagne pour rejoindre le Portugal où il ne trouve rien de mieux que proclamer : « *Le testament du Roi a été forcé* ». Ces événements passent au-dessus de la tête de la Reine douairière. L'archiduc Charles, qui avait été dans l'un des testaments de Charles II héritier du Royaume d'Espagne, rejoint les troupes portugaises avec le titre de Roi légitime d'Espagne, sous le nom de Charles III.

Jean Guillaume, désormais électeur palatin, écrit à sa sœur : « *Charles III va conquérir le Royaume et il entrera dans Madrid à vos côtés* ». Cette lettre compromet encore un peu plus l'ancienne Reine d'Espagne qui, en 1703, n'arrive toujours pas à recevoir sa pension. Charles III est reconnu Roi d'Espagne en Catalogne et ses troupes marchent vers Madrid, d'où la cour de Philippe V s'enfuit. En juin de la même année, un général de Charles III arrive à Tolède avec cinquante cavaliers pour demander la reddition de la ville et présenter ses respects à la reine Marie Anne, qui commet alors l'immense erreur de se déclarer en faveur du prétendant. Toute la population de Tolède la suit. Charles III est proclamé Roi légitime d'Espagne par la mairie. Marie Anne quitte le deuil, s'habille somptueusement pour recevoir solennellement l'hommage du représentant des Habsbourg et le cardinal Portocarrero, l'ancien ennemi de la Reine chassé de la Cour de Philippe V, exilé à Tolède, chante un Te Deum à la cathédrale et bénit les drapeaux autrichiens.

²³ Lettre dictée par Adalberto de Baviera dans Mariana de Neoburgo Reine de España, Madrid 1938 page 316

Ce rêve ne dure pas, mais les conséquences de ce faux pas sont très dures pour la Reine Mère. En août 1706, Philippe V rentre victorieux dans Madrid et châtie sévèrement tous ceux qui se sont déclarés du parti contraire. Sur ordre du Roi, le duc de Osuna arrive à Tolède avec deux cents dragons pour accompagner, sans délai, l'ancienne Reine d'Espagne à Bayonne en France, terre d'exil conseillée par Louis XIV. Elle fait une entrée solennelle à Bayonne le 20 septembre 1706, y est accueillie par le duc de Gramont, gouverneur, et le corps de Ville en robe rouge et bonnet rond, précédés des basiles, suivis des capitaines et soldats du guet à la porte Saint Léon²⁴.

Le confesseur de Marie Anne

Marie Anne de Neubourg a 39 ans quand elle arrive à Bayonne. Elle va y rester trente ans au milieu d'une cour qu'elle s'est créée et d'une population qui, sans l'aimer vraiment, se sent flattée d'héberger une reine d'Espagne dans ses murs. Pendant les vingt premières années les problèmes quotidiens sont d'ordre économique. La Reine lutte pour obtenir du gouvernement de Philippe V le paiement des pensions garanties par Charles II. Les Archives Générales du Palais et les Archives Historiques Nationales de Madrid contiennent de très nombreuses lettres de relance²⁵. Pendant les dix dernières années de son exil à Bayonne, la Reine est malade. A partir de 1726, elle se rend régulièrement à Cambo ou à Tercis, petit village près de Dax, pour prendre les eaux. En 1730, elle n'a alors que 63 ans, elle rédige un premier testament.

En 1732, un jésuite de 42 ans, Manuel Larramendi, est désigné par la cour de Madrid pour être son confesseur, suivant ainsi une tradition bourbonienne qui recommande aux princes régnants d'avoir un jésuite comme confesseur. Larramendi restera trois ans le confesseur de Marie Anne et, pendant cette période, il devra la défendre vigoureusement contre les calomnies ayant pour origine sa propre nièce, l'épouse du roi Philippe V, Isabelle Farnèse. Au Pays Basque espagnol, Larramendi est considéré comme une référence en tant que philosophe et écrivain. Différents ouvrages lui ont été consacrés dans la seconde moitié du XXe siècle²⁶ pour commémorer le bi centenaire de sa mort.

²⁴COURCY, marquis de. L'Espagne après la paix d'Utrecht Paris 1891 page 179

²⁵ A.H.N. Leg. 2651 et 2526

²⁶ Coleccion de documentos ineditos para la Historia de Guipuzcoa –San Sebastian n° 7 - año 1967

Cette année là, la cour d'Espagne, depuis Séville, demande à Louis XIV d'enfermer Marie Anne de Neubourg dans un couvent en raison de sa conduite scandaleuse. Larramendi, confesseur officiel, sollicite de Marie Anne l'autorisation d'aller à Séville pour la défendre devant la reine Isabelle. Sur place, il demande audience au roi Philippe V, mais un barrage efficace, orchestré par la reine Isabelle, l'en empêche car celle-ci agit à l'insu de son époux. La forte personnalité de Larramendi ne se laisse pas arrêter par ces intrigues de cour et, puisqu'on ne lui permet pas de plaider, il écrit cinq mémoires qu'il fait parvenir au Roi par un moyen détourné. Ces mémoires sont tirés de l'oubli par le biographe de Larramendi et publiés en 1968²⁷.

Le premier mémoire démontre qu'à l'origine des calomnies se trouve le propre majordome de Marie Anne, Antoine de Hoces. Ce personnage avait, l'année précédente, intercédé auprès de la Reine douairière pour que Larramendi, son ami, soit nommé confesseur. Très vite, l'amitié entre les deux hommes s'est transformée en haine. Marie Anne doit intervenir, prend parti pour son confesseur et chasse Hoces de sa cour. C'est alors que ce dernier lance sa campagne de calomnies à Bayonne, accusant la reine Marie Anne de vivre scandaleusement et Larramendi d'être son complice.

Le biographe de Larramendi (op.cit.) écrit : « *Il eut été un formidable avocat* ». Le confesseur affirme d'abord que Marie Anne est un exemple pour toutes les princesses comme en sont témoin le Palais, toute la ville (de Bayonne) et tout le pays. Il rappelle que l'âge avancé de la Reine, 65 ans, et sa santé précaire rendent absurdes les accusations de Hoces. Que sont ces diffamations ? D'abord un mariage clandestin avec Larreteguy, puis, après la mort supposée de ce dernier, un second mariage avec Brethous. Rappelons qu'il avait acheté au nom de la reine, en 1729, la propriété, terres et maison, appelée Marrac²⁸.

Plus près de nous, Adalbert de Bavière, à qui nous nous sommes plusieurs fois référés, qualifie de commérages les supposées relations de Marie Anne avec le chevalier de Larreteguy.

A Séville, Larramendi sut être convaincant car, avant de revenir à Bayonne à la demande de Marie Anne, il lava de tout soupçon la réputation de la Reine et obtint une somme de cent mille pesos « *pour le soutien de la cour* ». En fait, un dédommagement pour préjudice moral. Malheureusement, il ne put obtenir le châtement de l'auteur des calomnies.

L'ambiance de la cour espagnole, les luttes intestines de celle de Bayonne, laissent une impression amère à Larramendi, qui veut renoncer à son poste de confesseur. Marie Anne prend mal cette décision, mais en admet les motifs et demande à son confesseur de désigner lui-même son successeur auprès d'elle. Larramendi se retire au collège de Loyola et y reste jusqu'à la fin de sa vie comme professeur de philosophie et de théologie. La lecture des cinq mémoires présentés à la cour de Séville confirme la richesse de l'argumentation qui lui permit de convaincre une cour à priori hostile.

Il ressort des lettres et mémoires de Larramendi que les aventures galantes prêtées à la Reine et reprises par de nombreux historiens, ne sont que le fruit d'une campagne calomnieuse, initiée par un serviteur chassé et soutenue pour des raisons politiques par la Reine régnante d'Espagne.

Marie Anne de Neubourg, après avoir repris son ancien confesseur, le Père Guardian de San Francisco, reprend sa vie de recluse, sans grandes distractions, jusqu'en 1738, date à laquelle Philippe V l'autorise à rentrer en Espagne tout en continuant à lui interdire tout séjour à Madrid. Elle quitte Bayonne le 17 septembre 1738 laissant dit on des regrets chez les

El jesuita Manuel de Larramendi – Miscelanea con motivo de su centenario 1766 – 1996. In bolletin de la Real Sociedad de Amigos del Pais n° 22 año 1966

²⁷ TELLECHEA-IDIGORAS, J. Ignacio. El Padre Larramendi, S.I. confesor de Mariana de Neoburgo in Hispania año 1968

²⁸ LEBOURLEUX André. Le château de Marracq de Marie Anne de Neubourg à Napoléon Ier. Atlantica 2^e édition 2007.

bayonnais et aussi des dettes évaluées à près de deux millions qui ne seront réglées, que partiellement, vingt deux ans plus tard.

Le soir de son départ de Bayonne, la Reine s'arrête à Hasparren pour passer la nuit dans la maison Lourmintua sur la vieille route d'Hasparren. Une plaque commémorative, encore visible aujourd'hui, est posée sur cette maison souvent appelée Lorminhoa²⁹. La Reine et sa suite poursuivent leur route vers Guadalajara en passant par Pampelune.

Sa santé s'étant dégradée, elle doit rester sept mois à Pampelune pour se rétablir et n'arrive à Guadalajara qu'en mai 1739. En 1740, elle connaît la dernière joie de sa vie lorsque Philippe V et son épouse l'invitent à passer quelques jours avec eux à Alcala de Henares, lui donnant l'illusion que les calomnies, écoutées d'une manière complaisante par la cour espagnole, étaient oubliées.

La mort de Marie Anne de Neubourg survient à Guadalajara le 16 juillet 1740. Le récit de ses derniers jours se trouve dans un document, en français, conservé aux Archivo Historico Nacional de Madrid³⁰ dont voici quelques extraits :

« Le 20 mai Sa Majesté a avalé le bouillon et le cordial avec une extrême difficulté

Jusqu'au 6 juin, à 11H30 le médecin rédige un bulletin journalier

Le 13 juin Sa Majesté ne parle plus

Le 15 juin Sa Majesté ne reconnaît personne

Elle vécut dans un coma profond encore un mois avant de s'éteindre le 16 juillet

Son corps repose à l'Escorial, en face de celui de la princesse française qui l'avait précédée dans le lit de Charles II, Marie Louise d'Orléans. Aucune des deux n'ayant donné d'enfant leurs corps se trouvent au Panthéon des Infants.

PIECE JOINTE N° 1

Les unités monétaires espagnoles

De nombreuses unités monétaires sont utilisées dans les documents d'époque, sans jamais préciser leurs équivalences entre elles.

Aujourd'hui, dans une Europe ayant une monnaie unique, l'Euro, la multiplicité des monnaies au XVIIe et XVIIIe siècle n'est pas facile à comprendre. Tout en respectant les monnaies d'époque, il nous a paru utile de donner, en préambule, un tableau d'équivalence

- Les unités nobles les plus employées sont la couronne, le ducat et le doublon
 - 1 couronne = 350 maravédis
 - 1 ducat = 375 «
 - ou 11 reales de vellon + 1 maravédis³¹

Il existe 3 sortes de doublons

1 doublon à 2 écus d'or = 60 reales de vellon

²⁹ POYDENOT Henri – Récits et légendes relatifs à l'histoire de Bayonne. Bayonne 1875 p. 259

³⁰ A.H.N. Leg. 2585

³¹ Il existait encore en Grande Bretagne, il y a cinquante ans, une unité virtuelle, la guinée, employée pour le règlement des honoraires, des jetons de présence etc... qui valait une livre et un shilling. A cette époque il y avait 20 shillings dans une livre.

«	4	«	«	=	120	«	«
«	8	«	«	=	240	«	«
-	les unités de la vie quotidienne						
	1 real de vellon			=	34	maravédis	
	1 écu d'or			=	30 reales de vellon	= 1.020	maravédis
	d'argent			=	12	«	« = 408

Observation : les valeurs indiquées sont antérieures à la dévaluation de 20% de 1680

Copia de quatro Capítulos del Testamento cerrado que en día de
 Octubre de mil, y setezientos, y del Codicilio que en cinco del mismo
 mes, y año hizo la Mag.^a & l.^a Rey D.^o Carlos seg.^o (que este en
 gloria) de vasa de cuya disposición falleció en prim.^a de Feb.^o siguiente -
 N.^o 34.--- Mando que esta Reyna Doña Maria Ana, mi muy cara, y
 amada muger se Restituya todo lo que huviere Recivido de dote
 y de lo que yo le pague por mi subcesor, y testamentario todo lo demas á
 que yo estuviere Obligado, y demas de esto, durante su Vida, y
 Viudedad desde el día en que yo falleciere seladen quatroci-
 entos mil ducados cada año por sus alimentos.

N.^o 35.--- Por la voluntad que he tenido, y tengo á la Reyna mi muy
 cara, y amada muger la de todas las foras bienes libres, y á las
 foras que no quedaren Vinculados, y otras qualesquiera derechos q^{ue}
 tengo y puedan pertenecerme, y mando á todos mis Vasallos Respe-
 ten, Veneren, y sirban á la Reyna mi muy cara, y amada
 muger para que en el amor, y Reverencia de todos hallé alguna
 parte del Consuelo que yo holgara poder deparar, y á mi sub-
 cesor en estos Reynos, luego muy afectuosa, y encarecidam.^{te}
 encargo que en caso que la Reyna mi muy cara, y amada
 muger por su voluntad, ó mayor Retiro suyo gustare de pasarse
 á alguno de los Reynos de Italia, y por bien del que eligiere se
 dedicare á gobernarle lo disponga mi subcesor dandole los ministros
 que para ello fueren mas condecorados, y de mayores experien-
 cias, y si quisiere Vivir en alguna Ciudad de estos Reynos
 se la dará el Govierno de ella, y de su tierra con la fuerza de dizeion
 y esto lo cumpla qualquiera de los subcesores.

Del Codicilio

N.^o 1.--- Por que una de las clausulas que contiene el Testamento es
 la de mandax que si la Reyna Doña Maria Ana mi muy
 cara, y amada muger despues de mi fallecimiento gustare de
 su voluntad, ó mayor Retiro suyo pasarse á alguno de los



*COPIA DE CLAVSVLAS DEL TESTAMENTO
que otorgò el Rey nuestro señor Don Carlos Segundo (que estè
en gloria) tocantes à la formacion de la Junta de Gobierno,
en dos de Octubre de mil y setecientos.*

SI al tiempo de mi fallecimiento no se hallare mi Sucessor dentro de estos Reynos, conviniendo la mayor y mas autorizada providencia al Gobierno vniversal de todos ellos, y lo mas conforme à sus leyes, fueros, constituciones, y costumbres, segun lo considerò el Rey mi señor, y mi padre, mientras dicho Sucessor pueda por si dar providencia al Gobierno; Mando, que luego que yo falte, se forme vna Junta, en que concurren el Presidente, ò Governador del Consejo de Castilla, el Vice-Chanciller, ò Presidente de Aragon, el Arçobispo de Toledo, el Inquisidor General, vn Grande, y vn Consejero de Estado, los que yo dexare nombrados en este mi Testamento, ò en Codicilo que yo hiziere, ò papel firmado de mi mano, y el tiempo que la Reyna, mi muy cara y amada muger, se conservare en estos Reynos, y Corte, ruego, y encargo à su Magestad asista, y autorice dicha Junta, la qual se tenga en su Real presencia, en la pieça, y parte que su Magestad señalar, tomando el trabajo de intervenir en los negocios, y en ellos tenga voto de calidad, de modo, que siendo iguales los votos, prefiera la parte donde el voto de su Magestad se arrimare, y en todo lo demàs se estè à la mayor parte; y que este Gobierno dure mientras mi Sucessor, si estuviere en la mayor edad, pueda proveer de Gobierno sabido mi fallecimiento.

Todas las consultas que hizieren los Consejos, se entregãràn en la Secretaria del Despacho Vniversal al Secretario que lo fuere de èl; las quales se abriràn en la Junta, dandose su parecer en ellas en la forma dicha, apuntarà el Secretario del Despacho la resolucion que por la mayor parte quedare resuelta; y al dia siguiente las traerà puestas, si no es que neccsitate la brevedad de que baxe luego; y esta resolucion se rubricarà, asistien:

ARCHIVES MANUSCRITES

Archivo Historico Nacional – Madrid

Liasses E 2602 - 2481 - 2585 - 2635 - 2529 - 2558

Archivo General de Palacio – Madrid

Seccion Historica caja 136

Reinado Felipe V Liasses 248 - 249 - 232 - 189₁ - 189₂ - 156₁ - 156₂

Archives du Ministère des Affaires Etrangères – Paris

Correspondance politique – sous série Espagne – Correspondance d'Harcourt de 1697 à 1700
Numéro 78 à 83

Archives Départementales des Pyrénées Atlantiques – Pau

III E 3827

Archives Municipales de Bayonne – Bibliothèque Bayonne

14 S21 - FF172 - DD122

BIBLIOGRAPHIE

Atkinson, W.C. Histoire d'Espagne et du Portugal. Payot 1965

Bacallas y Sana, Vicente marquis de San Felipe. Comentarios de la guerra de España e historia de su rey Felipe V, el animoso.

Bagneux, J. de Marie Anne de Neubourg, princesse allemande, reine d'Espagne in Bulletin de la S.S.L.A. de Bayonne n° 11 .1933

Bassenne, M. La vie tragique d'une Reine d'Espagne, Marie-Louise de Bourbon-Orléans. Paris 1939

Baviera, Adalberto de Mariana de Neoburgo, Reina de España. Madrid 1938

L'Espagne de Charles II et la France : 1665-1700 par Marie France Maquart Toulouse 2000

Baviera, Adalbert de, et Gabriel Maura Gamazo Documentos ineditos referentes a las postrimerias de la casa de Austria en España. 2 tomes. Madrid 2004

Bely, Lucien, Les temps modernes, chapitre II para 2. in Histoire de la diplomatie française, présentée par Dominique de Villepin

Blaÿ de Gaïx, commandant de. Histoire militaire de Bayonne Ed. Harriet Bayonne 1980
Tome II chapitre XI et XV

Bottineau, Yves. Les Bourbon d'Espagne. Fayard 1993

Courteault, Henri. Quelques mots à propos du chevalier de Larrétéguy in Bulletin du Musée Basque n° 1 et 2 – 1926.

Dangeau, marquis de. Journal 1687-1689 tome II

Ducéré, E. La Reine Marie Anne de Neubourg. Bayonne 1933

Foley, Charles. Femmes aimées, femmes aimantes.

Garcia Fernandez, Africa. Toledo entre Austrias y Borbones, destierro de Da Maria Ana de Neoburgo. Toledo 1994

Garcia Carcel, Ricardo. Historia de España, siglos XVI y XVII, la España de los Austrias. Madrid 2003

Gonzalez-Doria, Fernando. Las Reinas de Espana. . 8^{ème} édition Madrid 2003

Hippeau, Célestin. Avènement des Bourbons au trône d'Espagne, tome II

Kamen, Henry. La España de Carlos II. Editorial Critica 1987

Maquart, Marie France. L'Espagne de Charles II et la France : 1665-1700. Toulouse 2000

Poydenot, Henry. Récits et légendes relatifs à l'histoire de Bayonne. Nîmes 2001. p 237-268

Ribeton, Olivier. Conservateur du Musée Basque de Bayonne. Robert Gence portraitiste de Marie Anne de Neubourg in Bulletin du Musée Basque n° 154 2^{ème} semestre 1999.

Rios Mazcarelle, Manuel Mariana de Neoburgo, Madrid 1999

